

« Je pense que vous devriez rêver la terre, car elle a un cœur et elle respire. »

Je l'ai dit, la pensée des chamans s'étend partout sous la terre et sous les eaux, au-delà du ciel et dans les régions les plus éloignées. Ils connaissent les innombrables paroles de ces lieux et celles des êtres du premier temps. C'est pour cette raison qu'ils aiment la forêt et veulent la défendre. Au contraire, l'esprit des grands hommes des Blancs ne contient que le tracé des paroles emmêlées qu'ils regardent fixement sur leurs peaux de papier. Leurs pensées ne peuvent se déplacer très loin. Elles restent arrêtées à leurs pieds et il leur est impossible de connaître vraiment la forêt. C'est pourquoi ils n'ont aucun souci de la détruire ! Ils se disent qu'elle a poussé seule et qu'elle couvre le sol sans raison. Ils pensent sans doute qu'elle est morte. Mais ce n'est pas vrai. Elle paraît silencieuse et immuable seulement parce que les *xapiri* la protègent avec bravoure en repoussant loin d'elle le vent de tempête *Yariporari* qui flèche ses arbres avec colère et l'être du chaos *Xiwāripo* qui n'a de cesse de la faire devenir autre. La forêt est vivante, c'est de là que vient sa beauté. Ne paraît-elle pas toujours neuve et humide ? Si elle ne l'était pas, ses arbres ne seraient pas couverts de feuilles. Ils ne pourraient plus croître ni donner aux humains et au gibier les fruits dont ils se nourrissent. Rien ne pousserait dans nos jardins. Il n'y aurait aucune humidité dans la terre, tout serait sec et racorni, car l'eau est vivante aussi. C'est vrai. Si la forêt était morte, nous le serions tout autant qu'elle ! Mais elle est bien vive. Les Blancs ne l'entendent peut-être pas se plaindre, pourtant, elle ressent la douleur, tout comme les humains. Ses grands arbres gémissent

630

leront ceux qui restent et saliront toutes ses eaux. La terre sera bientôt nue et brûlante. Sa valeur de fertilité la quittera pour toujours. Il n'y poussera plus rien et le gibier qui venait se nourrir des fruits de ses arbres s'enfuira aussi. C'est ce qui s'est produit lorsque la route a été ouverte dans la forêt des gens du rio Ajaroni⁵ et, de nouveau, lorsque les orpailleurs ont envahi celle des habitants des hautes terres. En fouissant le lit des rivières, en défrichant leurs berges et en enfumant les arbres avec leurs moteurs, ils ont chassé la richesse de la forêt et l'ont rendue malade au point que l'être de la faim, *Ohiri*, s'y est installé. Le gibier est mort ou s'est réfugié très loin dans les collines. On ne trouve plus dans ses eaux ni poissons, ni crevettes, ni crabes, ni raies, ni anguilles électriques, ni caïmans⁶. Leurs images, en colère, se sont enfuies loin de là, rappelées par les autres *xapiri*. C'est ainsi. Depuis que je suis devenu adulte, j'ai souvent vu les mauvaises traces des Blancs dans la forêt. Que ses arbres soient remplacés par des mauvaises herbes et ses rivières par des filets d'eau fangeuse ne les préoccupe guère ! Ils pensent sans doute qu'ils pourront, plus tard, recouvrir son sol avec le ciment de leurs villes !

Nous, nous y sommes nés, nous y avons grandi et nous y sommes devenus chamans. Au contraire des Blancs, nous en prenons soin, comme nos anciens avant nous, car, sans elle, nous ne pourrions pas vivre. C'est pourquoi l'esprit de la faim en est toujours resté éloigné. Nous voulons que nos enfants et nos petits-enfants puissent s'y nourrir à leur tour. Nous la défrichons peu, juste pour y ouvrir nos jardins. Nous y plantons du manioc, des bananiers, des ignames, des taros, des patates douces, de la canne à sucre, des papayers et des palmiers *rasa si*. Puis, après quelque temps, nous la laissons croître à nouveau. Une végé-

632

en tombant et elle pleure de souffrance quand elle est incendiée. Finalement, elle ne meurt que lorsque tous ses arbres sont abattus et brûlés. Alors, seuls restent leurs troncs calcinés effondrés sur la terre desséchée. Il n'y repousse plus rien, sauf un peu d'herbe.

Les Blancs ne se demandent pas d'où vient la valeur de fertilité de la forêt. Nous, nous la nommons *nē rope*⁷. Ils pensent sans doute que les plantes croissent toutes seules, sans raison. Ou alors ils se prennent pour de grands travailleurs capables de les faire pousser par leurs seuls efforts ! Ils nous traitent même de paresseux parce que nous ne détruisons pas les arbres autant qu'eux ! Ces mauvaises paroles me mettent en colère ! Nous ne sommes en rien des fainéants ! Les images de la fourmi *koyo* et du lézard *waima aka* sont en nous⁸ et nous œuvrons sans relâche dans nos jardins sous le soleil. Mais nous ne travaillons pas de la même façon que les Blancs. Nous avons souci de la forêt et nous pensons que la défricher sans mesure ne fera que la tuer. L'image d'*Omama* nous dit, au contraire : « Ouvrez vos jardins sans les agrandir trop loin. Débitez le bois des troncs déjà abattus pour les feux qui vous réchauffent et qui cuisent vos aliments. Ne maîtraitez pas les arbres pour manger leurs fruits. N'abîmez pas la forêt sans motif. Une fois détruite, nulle autre ne viendra la remplacer ! Sa richesse s'enfuira pour toujours et vous ne pourrez plus y vivre ! »

En revanche, les grands hommes des Blancs pensent : « La forêt git ici sans raison, nous pouvons donc la malmenier autant que l'on veut ! Elle appartient au gouvernement⁴ ! » Pourtant, ce ne sont pas eux qui l'ont plantée et, si on la leur abandonne, ils n'en feront que de mauvaises choses. Ils abattront ses grands arbres et les vendront dans les villes. Ils brû-

631

tation enchevêtrée envahit alors les anciens jardins et les arbres y repoussent peu à peu. Si l'on replante toujours au même endroit, les plantes ne donnent plus. Elles deviennent trop chaudes, comme la terre défrichée qui a perdu son parfum de forêt. Elles se rabougrissent et se dessèchent. Ensuite, plus rien ne vient. C'est pourquoi nos anciens se déplaçaient dans la forêt d'un jardin à l'autre lorsque leurs plantations s'affaiblissaient et que le gibier se faisait rare aux alentours de leurs maisons.

Mais nous n'ouvrons pas nos jardins n'importe où dans la forêt. Nous choisissons toujours un endroit où réside l'image de la fertilité *nē rope*, là où la terre est belle, où le sol est sec et un peu surélevé, protégé des inondations. Nous évitons les endroits trop bas et humides, envahis de lianes ou de palmiers, où les plantes qui nous nourrissent ont du mal à grandir. Nous choisissons les lieux où nous voyons qu'un jardin se trouve posé sur le sol de la forêt⁷. Nous préférons ainsi les endroits où poussent des cacaoyers *poroa unahi* et *himara amohi*, des kapokiers *wari mahi*, des arbustes *mahelkoma hi*, des arbres *krepu uhi* et *mani hi*, mais également des grandes feuilles *ruru asi* et *trokoma si*. Si l'on y défriche une nouvelle parcelle, elle donnera beaucoup de nourriture. La fertilité *nē rope* des jardins est ainsi toujours présente dans le sol de la forêt, comme elle l'était pour nos anciens. Elle ne s'enfuira que si les Blancs le détruisent avec leurs machines et font périr tous les êtres humains qui l'habitent.

La terre profonde est rouge et mauvaise. Les plantes ne peuvent s'y fortifier. La valeur de fertilité de la forêt se trouve dans la partie de son sol qui est en surface. Il en sort un souffle de vie humide que nous nommons *wahari*⁸. Cet air froid vient de l'obscurité

633

du monde souterrain, de sa grande rivière, *Motu uri u* et de l'être du chaos, *Xiwāripo*. Il appartient à l'esprit de la forêt, *Urihinari*. Sa fraîcheur se propage surtout durant la nuit car, le jour, dès que le soleil devient plus chaud, elle retourne dans le sol. Ce souffle persiste parce que le dos de la terre est couvert de feuilles et protégé par les arbres. Nous disons que c'est la peau de la forêt. Si les Blancs l'arrachent avec leurs tracteurs, il ne restera bientôt plus dans les profondeurs du sol que du gravier et du sable et l'humidité disparaîtra. Cette moiteur fraîche est un liquide* comme le sperme. Il engrosse les arbres en pénétrant dans leurs racines et dans leurs graines. C'est lui qui les fait croître et fleurir. S'il vient à se tarir, la terre perd son odeur de fertilité et devient stérile. Elle ne donne plus aucune nourriture. Au contraire, quand il l'imprègne, elle devient noire et belle. Elle dégage un fort parfum de forêt. Ce liquide est aussi une nourriture, c'est pourquoi les plantes que nous mangeons grandissent grâce à lui. C'est l'image de l'ancêtre fourmi *Koyori* qui place les jardins sur le sol de la forêt. Ils prennent alors sa fécondité et les plantes que nous y cultivons croissent avec vigueur. C'est ainsi. Les nourritures que nous plantons ne donnent bien que là où danse l'image de la fertilité *nē roperi*, que là où viennent s'ébattre les esprits fourmi *koyo*, les esprits chauve-souris et les esprits tatou géant. Lorsque la forêt est mauvaise, il n'y a pas de jardin, nous disons que c'est une forêt devenue autre⁹.

La forêt n'a pas grandi seule, sans raison, je l'ai dit. C'est bien sa valeur de fertilité *nē rope* qui la rend vivante et lui donne son abondance. Les anciens chamans m'en ont souvent parlé et, depuis que mes yeux savent mourir sous le pouvoir de la *yākoama*, je peux voir son image à mon tour. C'est le véritable

634

se fendre et d'éclater. Aucune pousse d'arbre ne peut plus surgir du sol car il n'y a plus assez d'humidité pour conserver graines et racines au frais. Les eaux s'en retournent dans le monde souterrain et la terre séchée se désagrège. L'être du vent, qui nous suit dans la forêt pour nous rafraîchir comme un éventail, s'enfuit aussi. On cesse de voir ses filles et ses nièces jouer dans la cime des arbres. Une chaleur étouffante s'installe partout. Les feuilles et les fleurs amassées sur le sol se racornissent. L'odeur fraîche de la terre se consume et s'évanouit. Aucune plante ne croît plus, quoi que l'on fasse. L'image de fertilité de la forêt, en colère, s'échappe au loin. Elle s'en retourne vers le lieu où elle est venue à l'existence. Elle va vers d'autres terres, chez d'autres gens, ou même sur le dos du ciel, chez les revenants. Ainsi, là où les Blancs ont mangé la forêt, ils finissent par souffrir eux-mêmes de la chaleur, de la faim et de la soif. Leurs ancêtres ne leur ont transmis à son propos aucune parole de sagesse. C'est pourquoi, à la fin, ils ne savent que la fuir pour s'en retourner vers la ville.

La forêt appartient à *Omama*, c'est pourquoi elle possède un très long souffle de vie que nous appelons *urihi wixia*. C'est sa respiration. Le souffle des humains est, au contraire, très court. Nous vivons peu de temps et nous mourons très vite. La forêt, elle, si on ne la détruit pas, ne meurt jamais. Elle n'est pas comme le corps des humains. Elle ne se décompose pas pour disparaître. Elle redevient toujours neuve. C'est à cause de sa respiration que les plantes qui nous nourrissent peuvent croître. Alors, lorsque nous sommes malades, en état de spectre, nous lui empruntons parfois son souffle pour qu'il nous soutienne et nous guérisse. C'est ce que font les chamans. La forêt

636

maître de la forêt et elle sait se montrer généreuse. Pourtant, si elle décide de s'enfuir, rien ne pousse plus, le sol devient trop chaud et la forêt prend aussitôt valeur de faim. La peau de la forêt est belle et odorante mais, si on incendie ses arbres, elle se dessèche. Alors, la terre se fragmente en mottes friables et les vers de terre disparaissent. Les Blancs le savent-ils ? Les esprits des grands lombrics sont les possesseurs du sol de la forêt. Si on les détruit, il devient aussitôt aride. En dessous de lui apparaît une terre rouge dont il ne peut sortir que des rejets de mauvaise végétation et de l'herbe. Nous, nous n'arrachons pas la peau de la terre. Nous cultivons seulement sa surface car c'est là que se trouve sa richesse. Nous suivons en cela les paroles de nos ancêtres.

Les feuilles et les fleurs des arbres ne cessent de tomber et de s'amasser sur le sol. C'est ce qui donne à la forêt son odeur et sa valeur de fertilité. Mais ce parfum disparaît aussitôt que la terre asséchée escamote les ruisseaux dans ses profondeurs. C'est ainsi. Dès que l'on coupe les grands arbres de la forêt, comme les kapokiers *wari mahi* et les noyers du Brésil *hawari hi*, son sol devient vite dur et brûlant. Ce sont eux qui font venir les eaux des pluies et les gardent dans le sol¹⁰. Les arbres que plantent les Blancs, les manguiers*, les cocotiers*, les orangers* et les anacardiens* ne savent pas appeler la pluie. Ils poussent mal, éparpillés dans la ville en état de spectre. C'est pourquoi il n'y a d'eau dans la forêt que lorsqu'elle est en bonne santé. Dès que son sol est mis à nu, l'esprit du soleil *Mo'okari* brûle tous ses cours d'eau. Il les assèche de sa langue ardente avant d'engloutir leurs poissons et leurs caïmans. Puis, quand ses pieds s'approchent de la terre, elle se met à cuire et durcit de plus en plus. Les rocs des montagnes s'échauffent au point de

635

respire, mais les Blancs ne s'en aperçoivent pas. Ils ne pensent pas qu'elle soit vivante. Pourtant, il n'est qu'à regarder ses arbres dont les feuilles sont toujours brillantes. Si elle ne respirait pas, ils seraient secs. Ce souffle de vie émane du centre de la terre, qui est l'ancien ciel *Hutukara*¹¹. Il se propage sur toute sa surface et même dans le cours de ses rivières et de ses ruisseaux. La forêt est belle, les pluies abondantes et le vent vigoureux partout où réside cette fraîcheur de l'image de la terre, *Maxitari*¹². Les *xapiri* aussi vivent en elle car ils ont été créés ensemble. Les Blancs qui défrichent la forêt pensent sans doute que sa beauté est advenue sans aucune raison ? Mais ce n'est pas vrai ! Ils la dévastent sans inquiétude uniquement parce qu'ils ne peuvent la contempler avec les yeux des chamans. Elle est restée aussi belle jusqu'à maintenant parce que nos ancêtres connaissaient depuis toujours les paroles que je donne ici. Dans les endroits que les Blancs ont occupés, en revanche, il ne reste aujourd'hui que des savanes et la terre a perdu tout souffle de vie. Mais cela n'arrivera pas à notre forêt tant que nous y vivrons !

Au premier temps, il n'y avait aucun gibier dans la forêt. Seuls existaient les ancêtres aux noms d'animaux que nous nommons *yarori*. Mais la forêt n'a pas tardé à tourner au chaos et ils sont devenus autres. Ils se sont ornés de peintures de rocou et se sont peu à peu transformés en gibier¹³. Depuis lors, nous, qui sommes venus à l'existence après eux, nous les mangeons. Pourtant, au premier temps, nous faisons tous partie des mêmes gens. Les tapirs, les pécaris et les aras que nous chassons dans la forêt étaient aussi des humains. C'est pourquoi, aujourd'hui, nous sommes toujours les mêmes que ceux à qui nous don-

637

nous le nom d'animaux¹⁴. Ainsi les singes-araignées que nous appelons *paxo* sont-ils des êtres humains, comme nous. Ce sont des humains singes-araignées, *yanomae* l'è *pé paxo*, mais nous les fléchons et les boucanons pour en faire la nourriture de nos fêtes *reahu* ! Malgré cela, à leurs yeux, nous sommes toujours des leurs. Bien que nous soyons des humains, ils nous donnent le même nom qu'à eux-mêmes. C'est pourquoi je pense que notre intérieur est identique à celui du gibier mais que nous nous attribuons seulement le nom d'humains en feignant d'être tels. Les animaux, eux, nous considèrent comme leurs semblables qui habitent des maisons tandis qu'ils sont des gens de la forêt. C'est pourquoi ils nous nomment « humains, gibier habitant de maison¹⁵ ! »

Ils sont vraiment intelligents ! C'est pour cela qu'ils peuvent nous comprendre et se cachent à notre approche. Ils nous trouvent effrayants et se disent : « *Hou* ! Ils sont des nôtres et, en dépit de cela, ces humains sont si avides de notre chair ! On dirait des êtres maléfiques ! Pourtant, ce sont des gens comme nous ! » Les tatous, les tortues et les chevreuils sont d'autres humains, pourtant nous les dévorons tous autant qu'ils sont ! C'est vrai ! Nous, qui ne sommes pas devenus gibier, nous mangeons les nôtres, nos frères, les tapirs, les pécaris et tous les autres ! Au premier temps, nos ancêtres vivaient affamés de viande et se dévoraient entre eux. C'est pourquoi ils sont devenus autres. Ils se sont métamorphosés en gibier pour que nous puissions les manger¹⁶. Ce fut ainsi.

Les animaux, lorsqu'ils nous voient chasser dans la forêt, nous nomment aussi *kōaa*. Ils le font parce que nous mangeons trop souvent nos propres proies alors qu'il est mauvais de le faire¹⁷. Dès que nous tentons de nous approcher d'eux, ils nous repèrent de

loin et s'écrient : « *Hou* ! Les *kōaa* approchent pour nous flécher ! Quel dégoût ! Ils dévorent eux-mêmes les prises qu'ils viennent d'abattre ! Ils ont la bouche sale ! » Puis ils s'enfuient avant que nous puissions les voir. C'est vrai ! À force de manger leurs propres restes, les mauvais chasseurs se déplacent dans la forêt en somnolant. Ils ont beau avoir les yeux ouverts, ils ne voient rien. Ils n'entendent pas non plus les voix du gibier. Ils sont sans cesse pris d'étourdissements et perdent toute volonté de fabriquer des flèches et de chasser. Une odeur fade et écœurante émane d'eux¹⁸. Les animaux craignent de se salir à leur contact. C'est pourquoi ils ne se montrent jamais à eux. Ils demeurent à l'écart et les observent de loin alors qu'ils errent en vain dans la forêt. Ces piètres chasseurs n'ont qu'un désir : rester dans leur hamac et dormir ! Ils s'aventurent bien en forêt de temps à autre mais n'y tuent jamais aucun gibier. Leurs flèches ne font que se perdre dans la cime des arbres où, par paresse, ils finissent par les abandonner. Ils ne connaissent plus la forêt et le gibier ne les aime pas.

Au contraire, dès que les animaux aperçoivent en forêt un homme qui donne avec générosité tout le gibier qu'il flèche, ils s'en éprennent et vont à sa rencontre en s'exclamant joyeusement : « *Pei ! pei ! pei ! pei !* Voici l'esprit rapace *Kāomari* ! Voici un être des eaux ! C'est notre ami *Urihinamari*, l'être de la forêt ! Regardez ! Un grand chasseur approche¹⁹ ! » C'est pourquoi le gibier se révèle aussi facilement aux yeux des bons chasseurs. Ils n'ont nul besoin de voir les animaux de loin. Ces derniers viennent à leur rencontre pour se présenter à leur regard ! Ils éprouvent de la nostalgie envers eux comme un homme ressent le manque de la femme dont il est amoureux. C'est pourquoi ils se laissent flécher sans effort et en sont

heureux. Ils ne se disent pas : « *Hou* ! On va me tuer, je vais être en peine ! » En revanche, s'ils sont blessés par un chasseur malhabile et doivent s'enfuir en souffrant, ils se mettent en colère ! C'est ainsi. Un grand chasseur est toujours accompagné par les images du faucon *kāokāoma* et celles des êtres des eaux. Elles ne le quittent jamais. Il s'endort en y songeant et se réveille heureux de penser à elles. Elles ne logent pas dans sa poitrine. Elles l'accompagnent de loin, dans les hauteurs, sans qu'il sache où elles se trouvent. Ce sont elles qui guident ses flèches à son insu. Ainsi revient-il toujours de la chasse chargé de prises.

Il arrive aussi que le gibier se dégoûte de nous, humains, si, après l'avoir mangé, nous jetons sans ménagement ses os dans la forêt et le jus de sa cuisson dans les ruisseaux. Sa nostalgie pour nous disparaît aussitôt et nous ne cessons plus, dès lors, de revenir bredouilles de la chasse. Nos anciens étaient beaucoup plus sages que nous. Leurs épouses conservaient soigneusement quantité d'os de gibier suspendus dans leurs foyers : os de bras de singes, mandibules de pécaris et sternums de hoccas et de grands tinamous. Mais ce n'est plus le cas. Aujourd'hui, nous sommes devenus oublieux de ces usages et cela nous rend de bien piteux chasseurs comparés à nos pères. Voilà. Ces paroles sont le peu que je connaisse à propos du gibier. Ce sont celles que j'ai entendu rapporter par mes aînés en buvant la *yākoana* et ce sont celles que je donne à mon tour à mes fils : « Si vous ne mangez pas vos proies, le gibier sera votre ami. Si vous n'avez pas d'égards pour les animaux, eux non plus ne vous aimeront pas et vous serez toujours malhabiles à la chasse ! » Elles sont en nous depuis toujours. C'est pourquoi nous n'abattons pas le gibier sans mesure.

Les Blancs, eux, ne les connaissent pas et leurs anciens ont décimé celui qui vivait sur leur terre.

Ce qu'ils nomment « la nature », c'est, dans notre langue très ancienne, *urihā*, la terre-forêt, mais aussi son image, visible aux seuls chamans, que nous appelons *Urihinari*, l'esprit de la forêt. C'est grâce à elle que les arbres sont vivants. Ainsi, ce que nous appelons l'esprit de la forêt, ce sont les innombrables images des arbres, celles des feuilles qui sont leurs cheveux, et celles des lianes. Ce sont aussi celles du gibier et des poissons, des abeilles, des tortues, des lézards, des vers de terre et même des escargots *warama aka*²⁰. L'image de la valeur de fertilité *nē roperi* de la forêt, c'est également ce que les Blancs appellent la nature. Elle a été créée avec elle et lui donne sa richesse. Ainsi, pour nous, les esprits *xapiri* sont les véritables possesseurs de la nature et non pas les êtres humains. Les esprits crapaud, caïman et poisson, enfants de *Tēpērēsiki*, sont les maîtres des rivières, tout comme les esprits ara, perroquet, tapir ou chevreuil et tous les autres esprits animaux sont les maîtres de la forêt. C'est ainsi. Les *xapiri* ne cessent de se déplacer à notre insu sur toute son étendue. Ce sont eux qui, venus des montagnes, font surgir les vents dans leurs courses et leurs jeux, que ce soit la brise du temps sec, *iproko*, ou le vent du temps des crues, *yari*²¹. Ce sont les esprits de la pluie *maari* qui descendent du ciel pour rafraîchir la terre sous leurs averse et en chasser le temps d'épidémie²². C'est pourquoi, si les *xapiri* demeuraient loin de nous sans que les chamans les fassent danser, la forêt deviendrait beaucoup trop chaude pour que nous puissions y rester vivants très longtemps. Ses êtres maléfiques *nē wāri* et les esprits